

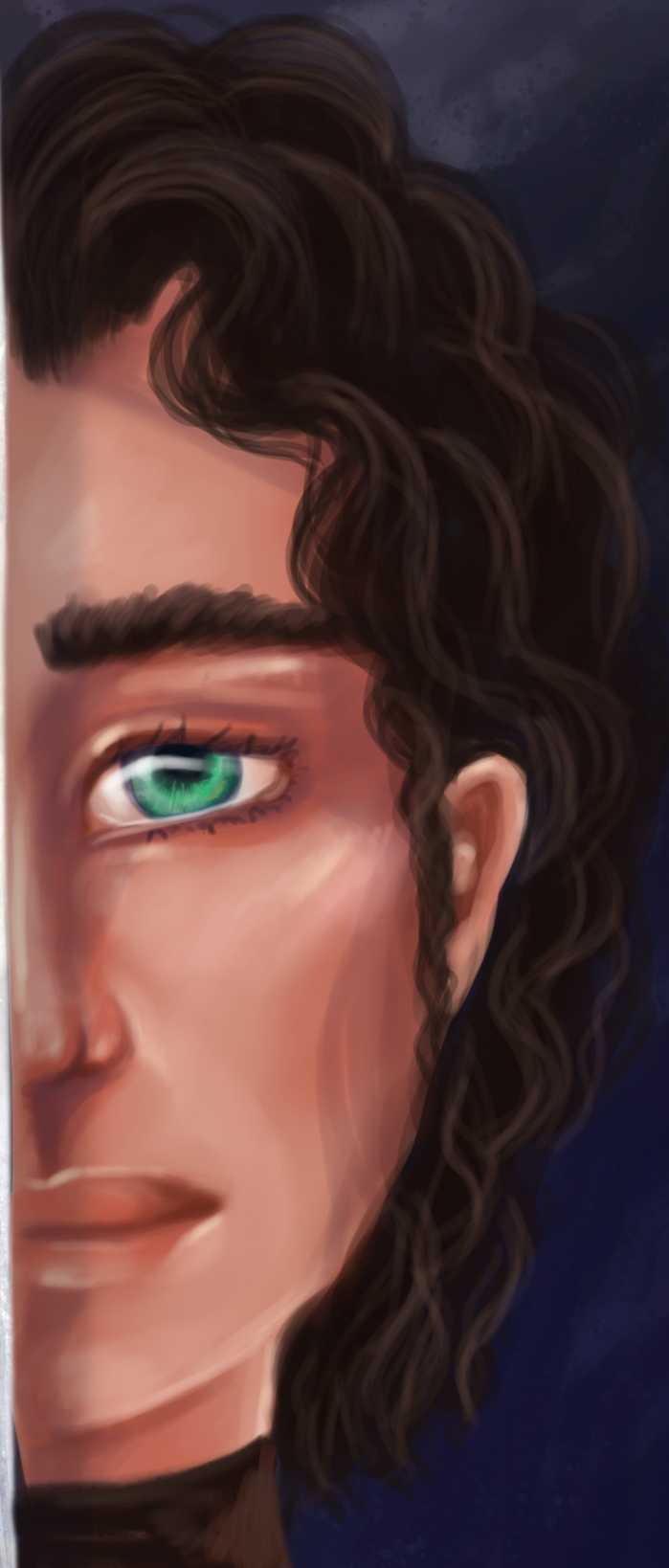
Avanina

L'Épée d'Héphaïme

A.L.B



Flavie Bottineau



A.L.B.

Avanina -
L'Épée d'Héphaïme

© A.L.B., 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2542-4

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Vous êtes si fiers de votre monde. Ne le niez pas. Fiers de vos terres, de vos rivières, de votre pays, fiers de votre langue, de votre gastronomie, fiers de vos croyances, de vos traditions, de votre *richesse et diversité culturelle*. Une *richesse et diversité culturelle* qui s'estompe chaque jour dans un vulgaire conglomérat. Il n'y a plus de véritables goûts pour la différence. Vos « tous égaux » sont devenus « tous pareils ». Apprécier la différence c'est pourtant comprendre son essence et lui attribuer dans toute sa logique ce qui lui revient de droit.

Le progrès apporté par la Science vous a fourni l'image de ce qui doit être, et vous vous battez pour imposer votre vision. Au plus fort celui qui répandra la sienne.

La Science était votre pilier pour faire évoluer votre société. Mais elle vous a dépassés et conduits sur des terrains trop pentus. Vous ne l'admettez pas. Vous ne l'admettez jamais. Sans la Science vous n'êtes rien.

J'espérais que la Magie ferait grandir le monde d'Avanina différemment, sauf qu'à l'instar de la Science, c'est un savoir plein de secrets qui nous intriguent. En connaître les secrets donne le pouvoir, un pouvoir utilisé à différents escients.

L'ennemi n'était donc ni la Science ni la Magie. C'était les désirs inassouvis.

Il y a bien longtemps de cela, toutes les puissances maléfiques d'Avanina décidèrent d'allier leurs forces dans un unique but : asservir tous les peuples de ce monde. La soif de terres, de pouvoir et de violence les animait. Durant des millénaires ils avaient attendu et préparé ce précieux moment. Ils créèrent un monstre invincible, Markalock. À leur tête, celui-ci détruisait tout. Ce qui auparavant était vie disparaissait peu à peu.

Très vite il ne resta plus qu'une bataille les séparant de la possession entière de

notre monde. Les survivants, malgré leurs différences ethniques, s'unifièrent pour tenter de préserver ce qu'il leur restait. Ils avaient la rage de vengeance, la rage de vivre, la rage de l'espoir. Assez pour leur donner le courage de mener un combat, qui face à une armée puissante et nombreuse, s'annonçait inégal et perdu d'avance.

Mais ils pouvaient compter sur le fruit de la longue quête de quatre Avaniniens : Goral le Nain, Eomas l'Elfe et deux Hommes, Geoffroy de Tersac et Yvain de Valmont. Ensemble, ils s'étaient lancés à la recherche du *Livre d'Or*, un livre détenteur de toute la magie blanche et des seules formules capables d'arrêter Markalock.

Alors, au moment même où l'assaut allait être donné, ceux-ci prononcèrent une puissante formule, dont le titre, « *setfmes*¹ », resterait à jamais gravé dans les mémoires. Celle-ci anéantit Markalock et son armée dans un immense tourbillon noir. Le massacre avait été évité, Avanina, sauvé.

La victoire fut vivement fêtée et, folie de ces peuples, comme pour narguer le vaincu d'un retour impossible, ils organisèrent un feu de joie et brûlèrent tout, même le *Livre d'Or*. Ne fallait-il pas oublier les souffrances passées et tourner la page ?

Ces lugubres années ne devinrent plus qu'un souvenir gênant. Depuis lors, Avanina prospéra et prospéra. Rien ne semblait ternir ce si beau monde excepté une certaine soif de pouvoir manifestée par les Elfes. Ces derniers gageaient que la victoire avait été remportée grâce à eux. Ainsi, petit à petit, ils prirent le contrôle d'Avanina, ne respectèrent plus aucune loi et laissèrent, tranquillement, les peuples sombrer dans la misère. Ce fut la fin de l'âge d'or de notre monde.

Et l'ironie du sort voulut que, loin de tout ce début de souffrance, dans les terres sombres et abandonnées du Gordias, une ancienne force maléfique ressurgisse, encore plus terrible...

CHAPITRE I : EXIL

« Par ici !

— Que nenni ! Je gagerais que ce coquin soit parti de ce côté-ci !

— Allons donc ! Mettrais-tu la parole de ton supérieur en doute ? »

Les deux cavaliers se mirent à se disputer dans la forêt, et tentèrent de mettre dans leur camp, le reste de la troupe. Dans un buisson, non loin de là, presque sous leurs yeux, un jeune garçon de quinze ans, tenant dans ses mains deux lapins, les observait, tout souriant.

« Bon sang ! Je dis qu'il est parti par là ! ... Et c'est un ordre que je donne ! ».

Les chevaux partirent au triple galop, tandis que l'adolescent ne se faisait pas prier pour sortir de sa cachette, glisser les deux lapins dans sa besace, et prendre le chemin opposé.

Il lui fallut une bonne demi-heure pour quitter les bouleaux, les érables et les sapins de la forêt dont les nombreuses feuilles filtraient la lumière de ce début d'été. Puis il emprunta une voie bordée de champs en jachère et rejoignit son village. Là, il avança dans des ruelles sombres en terre battue et bordées de chaumières enchevêtrées.

Enfin, il arriva sur la place. Le soleil, en cette fin d'après-midi, éclairait d'une douce chaleur les petits commerces ainsi que la petite église du bourg. Même si c'était jour de marché, peu de monde se pressait sur la place. Les quelques gens allaient d'un stand à l'autre, tâtant le peu de fruits frais d'une saison guère productive, tandis que des charrettes vides circulaient.

Le jeune homme se posta à l'entrée de l'église, retira et posa sa gibecière à côté de lui, puis se mit à guetter chaque coin de la place. Il était plutôt svelte, le visage ovale, les joues légèrement creuses, le nez fin et droit. Son regard, pur comme l'émeraude, était imprégné d'une profonde monotonie, comme si la réalité avait rejeté au plus profond de lui l'épanouissement de ses rêves d'enfant. Un regard qui conservait, cependant, un brin de scintillement, comme si l'adolescent avait grandi trop vite et contre son gré, et que ses rêves continuaient

d'affleurer, non encore prêts à s'évanouir.

Il semblait attendre impatiemment quelqu'un tandis que les marchands regardaient, avec un brin d'envie, sa besace apparemment bien remplie.

« Par ma barbe Tristan ! Ne nous dis pas que tu les as eus ! S'exclama un garçon du même âge. »

C'était Tom. Celui-ci se précipita, bras ouverts, vers ledit Tristan. Il était accompagné de son jumeau Bill. Tous deux, de taille moyenne, offraient un teint pâle, des visages parsemés de taches de rousseur ainsi que surmontés de chevelures flamboyantes et désordonnées. Partant d'entre leurs deux yeux couleur pers, leurs nez courts et remontés leur assuraient les traits de l'innocence.

« Merci ! Reprit-il en saisissant vivement le sac. »

Tristan n'eut le temps de répliquer car les deux complices s'étaient déjà enfuis avec le butin.

« Décidément, soupira-t-il, ils ne changeront jamais ! »

C'est alors qu'il aperçut, à l'autre bout de la place, un jeune blond, plus grand que lui et plutôt corpulent, accourant dans sa direction.

« Tu es complètement inconscient ! Voler les gibiers de messire du Royin ! S'emportait le blond aux yeux noirs, au nez élargi et à la bouche charnue. Imagine s'ils t'avaient attrapé ! Tu sais quel...

— Du calme Willy, l'interrompit doucement Tristan. J'ai juste rendu un coup de main aux jumeaux. Ils m'ont dit que leur mère était malade et que la guérisseuse réclamait deux lapins en échange d'un remède. Comme ils devaient veiller sur leur mère, qu'ils n'avaient pas de lapins... je les ai aidés !

— Bien évidemment qu'ils n'en avaient pas ! Il n'y a que les Elfes qui ont de quoi se régaler ! Maugréa Willy en caressant son ventre rebondi qui se mit à gargouiller. Tristan...

— Je dois aller à Malésio récupérer des outils pour les champs, tu m'accompagnes ?

— Tu essaies de détourner la conversation ! Lui reprocha-t-il. Enfin bon, bien

sûr que je t'accompagne ! Je ne vais pas te laisser seul sur les routes. »

Tristan sourit de contentement sous les yeux renfrognés de son ami, un sourire qui mit en relief ses deux fossettes juste en-dessous de ses hautes pommettes.

Alors qu'ils quittaient la place, Willy glissa à Tristan :

« Tu aurais tout de même pu m'en garder un.

— Quoi donc ?

— Lapin, pardi ! »

Malésio se situait à quelques heures de marche du village. Elle se distinguait de toutes les autres villes du royaume du Pamphlet par son statut : capitale et lieu de résidence de la reine Isidore et de son premier conseiller, Gavolas, un Elfe. Elle n'était pas très grande, et le château se situait à quelques minutes du centre. Elle avait comme unique avantage d'être entièrement construite en pierre et non en chaume ou en bois comme la plupart des autres villes du Pamphlet.

Le soleil commençait à décliner lorsque Willy et Tristan arrivèrent. Les gens continuaient d'affluer, et la petite capitale gardait son animosité au milieu de l'heure bleue. Il leur fut même difficile de rester maître de leurs pas dans ce flux humain qui franchissait l'entrée de la ville et s'engouffrait dans les ruelles étroites. Ils étaient ballotés en tous sens, bousculés par les marchands, les voyageurs et les citadins, ou bien bloqués par des charriots, dont les bœufs épuisés étaient devenus insensibles aux fouets. Les mugissements qui s'échappaient de ces bêtes mécontentes se mêlaient aux cris des gamins, qui s'amusait à se poursuivre dans cette masse ambulante, et aux interpellations des passants. L'ensemble formait un vacarme assourdissant.

Au bout d'une longue et pénible avancée, les deux adolescents finirent par aboutir sur la place principale. Là, ils furent surpris. Au bringuebatement insupportable qu'ils avaient dû subir, s'opposa une impression d'espace et d'immobilité. Ils en trouvèrent vite la raison car leur attention fut attirée par une foule rassemblée autour d'un homme. Ce dernier, debout sur une estrade, dominant ses auditeurs, semblait manifester une certaine véhémence. Tristan et Willy, intrigués, s'approchèrent.

« Combien de temps devons-nous encore subir la présence de ces Elfes ? Tempêta l'individu approuvé aussitôt par la foule. Combien de temps devons-nous encore souffrir que notre royaume, si puissant, soit à la solde de ces étrangers ? Qui sont-ils pour nous gouverner ? »

L'assemblée rugit et brandit dans un même élan des flambeaux. L'homme exerçait un puissant magnétisme. Willy et Tristan, presque inconsciemment, sans l'avoir quitté des yeux, s'étaient faufileés jusqu'au pied de l'estrade pour être au plus près de la scène. Ils osaient à peine respirer, de crainte de rater un seul mot.

« Et notre chère reine, Gavolas l'a ensorcelée. Il la manipule ! Il contrôle tout ! Et comme si cela ne lui suffisait pas, il vous taxe, vous maltraite, vous, peuple du noble royaume du Pamphlet ! ».

La foule manifesta de nouveau son soutien.

« Mais ce n'est pas tout, reprit l'orateur, plus grave. Là, au sud du royaume, des villages sont *détruits* ! - Un murmure parcourut l'auditoire « les rumeurs seraient-elles donc vraies ? » - Mes hommes ont remarqué une activité inquiétante sur les terres du Gordias et je crains que ce ne soit mauvais signe - les murmures se multiplièrent - et...

— Sire Josselin ! S'écria soudain un cavalier qui tenait les rênes d'un autre cheval. Les soldats de la garde royale arrivent ! »

Ledit Josselin se tourna vers l'homme. Au milieu des bruits de panique naissant, il crut en effet discerner des claquements de sabot. Il bondit aussitôt de l'estrade, courut vers l'homme, et enfourcha le cheval qu'il lui avait préparé. Il regarda alors une dernière fois la foule prête à s'éparpiller, et, levant le poing, hurla ces derniers mots :

« N'oubliez pas mes frères, que cette terre est celle des Hommes et d'aucun autre peuple d'Avanina ! ».

Tristan ne l'avait pas quitté des yeux. Sa tête vibrait. Il lui semblait que les murs des maisons renvoyaient à l'infini l'écho de ses paroles. Des frissons le parcouraient, des frissons d'excitation... Quelque chose se jouait... Il ne réfléchit pas, courut à contre-courant parmi la foule, attrapa le cheval de l'orateur par les rênes au moment même où celui-ci s'apprêtait à partir au galop :

« Messire !

— Quoi donc jeune garçon, ne vois-tu pas que je dois y aller ? Lâche donc ces rênes !

— C'est que... C'est que...

— Parle ! »

À la voix impétueuse de cet homme, qui du haut de sa monture le dominait, Tristan retira vivement ses mains qu'il cacha derrière son dos. Mais sa langue parla pour lui :

« J'aimerais vous suivre ! Vos paroles m'ont plu ! ... Je pourrais être votre écuyer !

— Reste auprès des tiens ! Je ne suis pas une nourrice ! »

Et il partit au galop, laissant là Tristan, sans voix. Willy le rejoignit. Ils se rendirent vite chez le forgeron.

À peine quelques instants plus tard, la garde royale arriva sur la place. Celle-ci était déserte.

Josselin et le cavalier galopèrent jusqu'au château de la reine Isidore à travers les allées sinueuses de Malésio, devenues désertes. Arrivé dans la cour d'honneur, l'orateur confia son cheval à son ami. Il était grand et fier, portant l'épée, les cheveux blonds et longs. Ses traits étaient fins et ses yeux noisette avaient un reflet velours d'or.

Il se rendit d'un pas décidé vers la salle du trône. Il en connaissait parfaitement la direction. Il gravit une succession d'escaliers en colimaçon jusqu'à un long corridor aux murs granités et débouchant sur une vaste salle peu lumineuse.

À peine en avait-il atteint l'entrée, que deux gardes croisèrent leurs lances pour l'empêcher de passer.

« Depuis quand m'est-il interdit de saluer la reine ? S'indigna-t-il. »